

J'aimerais écrire ce qui est arrivé chez ma grand-mère l'été de mes huit ou neuf ans, mais je ne suis pas certaine que ce soit vraiment arrivé. J'ai besoin de témoigner d'un événement hypothétique. Je la sens qui gronde en moi – cette chose qui peut ne pas avoir eu lieu. Je ne sais même pas quel nom lui donner. Je crois qu'on pourrait appeler cela un crime de la chair, mais la chair est depuis longtemps tombée en poussière et je ne sais pas bien quelle souffrance peut subsister dans les os.

Mon frère Liam adorait les oiseaux et, comme tous les garçons, il aimait les os des animaux morts. Moi, je n'ai pas de fils, alors quand je croise sur mon chemin un petit crâne ou un squelette, je tergiverse et je pense à lui, à son admiration pour leur complexité. Les très vieux *bras* d'une pie pointant hors du fouillis de plumes ; courtauds, clairs, nets. C'est le terme que nous employons pour les os : *Nets*.

Bien sûr, je dis à mes filles de s'écarter du crâne de souris gisant dans les bois, ou du pinson mort qui se décompose près du mur du jardin. Je ne sais pas trop pourquoi. Même si parfois, sur la plage, nous trouvons un os de seiche si pur qu'il faut absolument que je le glisse dans ma poche, et je réconforte ma main contre sa courbure blanche et secrète.

On ne peut pas attaquer les morts en diffamation, me semble-t-il, on ne peut que les consoler.

Alors j'offre cette image à Liam : mes deux filles qui courent sur la frange sablonneuse d'une plage de galets, sous un ciel lent et tumultueux, leurs manteaux haussant les épaules dans leur dos. Puis je l'efface. Je ferme les yeux et roule dans les sifflements retentissants de la mer. Quand je rouvre les paupières, c'est pour rappeler les filles à la voiture.

Rebecca ! Emily !

C'est sans importance. Je ne sais pas la vérité, ou je ne sais pas comment raconter la vérité. Je n'ai que des histoires, des pensées nocturnes, les soudaines convictions qu'engendre l'incertitude. Je n'ai que des divagations, plutôt. Je dis : *Elle l'aimait ! Elle doit l'avoir aimé !* J'attends cette logique qui vient avec l'aube, quand on n'a pas dormi. Je reste en bas pendant que la famille respire au-dessus de moi et j'écris, je les apprête en jolies petites phrases, tous mes os nets et blancs.

Il y a des jours où je ne me souviens pas de ma mère. Je regarde sa photo et la voilà qui m'échappe. Ou bien je la vois un dimanche, après le déjeuner, nous passons un bon après-midi, et quand je pars je découvre qu'elle a filtré à travers moi comme de l'eau.

“Au revoir, dit-elle, en s’effaçant déjà. Au revoir ma petite chérie.”

Et elle lève son vieux visage à la peau douce, dans l'attente d'un baiser. Cela me met encore dans une telle colère. La façon, dès que je tourne les talons, dont elle semble disparaître. Et puis quand je regarde, je ne vois que les contours. Je crois que je la croiserais dans la rue sans m'arrêter, si jamais elle achetait un autre manteau. Si ma mère commettait un crime, il n'y aurait pas de témoins – elle est l'oubli en personne.

“Où est mon porte-monnaie ?” avait-elle coutume de demander quand nous étions enfants – ou bien c'étaient ses clés, ou ses lunettes. “Quelqu'un a vu mon porte-monnaie ?” elle devenait, au cours de ces quelques secondes, presque présente, tandis qu'elle passait de l'entrée au salon, puis à la cuisine et retour. Déjà à cette époque nous ne posions pas nos yeux sur elle mais partout ailleurs : elle était une agitation dans notre dos, une sorte de culpabilité collective, pendant que nous cherchions dans

la pièce, conscients que notre regard glisserait sur le porte-monnaie, qui était marron et rebondi, même si de toute évidence il était sous notre nez.

Puis Bea le trouverait. Il y a toujours un enfant qui sait non seulement regarder, mais aussi voir. Celui qui est calme de tempérament.

“Merci. Ma chérie.”

Rendons-lui cette justice, ma mère est une personne tellement confuse qu’il est possible qu’elle ne se voie pas elle-même. Il est possible que sur une vieille photo elle passe lentement le bout de son doigt sur une rangée de filles et ne sache pas se reconnaître. D’ailleurs, de tous ses enfants je suis celle qui ressemble le plus à sa propre mère, à ma grand-mère Ada. Il y a de quoi s’y perdre.

“Ah bonjour”, dit-elle en m’ouvrant la porte, le jour où j’ai appris la nouvelle pour Liam.

“Bonjour. Ma chérie.” Elle pourrait en dire autant au chat.

“Entre. Entre.”

Tout en restant debout sur le seuil, sans bouger pour me laisser passer.

Bien sûr qu’elle sait qui je suis, c’est simplement mon nom qui lui échappe. Ses yeux vont et viennent pendant qu’elle les efface un à un de sa liste.

“Bonjour, maman”, dis-je, juste pour lui donner un indice. Et j’entre en passant devant elle.

La maison me connaît. Toujours plus petite qu’elle ne devrait être ; les murs sont plus rapprochés et plus compliqués que ceux dont on se souvient. Cet endroit est toujours trop petit.

Dans mon dos, ma mère ouvre la porte du salon.

“Tu prendras quelque chose ? Une tasse de thé ?”

Mais je ne veux pas entrer au salon. Je ne suis pas une invitée. C’est aussi ma maison. J’étais

dedans, pendant qu'elle grandissait ; pendant qu'on abattait le mur entre la salle à manger et la cuisine, et que la cuisine engloutissait le jardin à l'arrière. C'est ici que mes rêves continuent à se dérouler.

Non pas que je veuille un jour revenir vivre en ces lieux. Ici, tout n'est qu'agrandissement sans maison. Même le cagibi à côté de la porte de la cuisine a une autre porte au fond, si bien qu'il faut se frayer à grand-peine un chemin entre manteaux et aspirateurs pour entrer dans les toilettes du rez-de-chaussée. Il serait impossible de vendre cet endroit, me dis-je parfois, sinon comme terrain à bâtir. Tout raser et recommencer.

La cuisine sent toujours pareil – cela m'atteint à la base du crâne, une odeur très lointaine et écoeurante, sous la nouvelle couche de peinture jaune primevère. Placards remplis de vieux draps ; quelque chose de cuit et de poussiéreux dans l'isolation entourant le ballon d'eau chaude ; le fauteuil sur lequel mon père s'asseyait, aux accoudoirs rendus luisants et froids par les résidus humains de tant d'années. J'ai un petit haut-le-cœur, et puis je ne la sens plus. Elle est simplement là. C'est notre odeur.

Je m'avance vers le plan de travail du fond et empoigne la bouilloire, mais, au moment de la remplir, la manchette de mon manteau s'accroche au robinet et de l'eau me coule dans la manche. Je secoue la main, et puis le bras, et une fois la bouilloire pleine et branchée j'ôte mon manteau, retourne la manche mouillée et gifle l'air avec.

Ma mère regarde cette scène étrange, comme si elle lui rappelait quelque chose. Puis elle s'approche de l'endroit où ses comprimés sont rassemblés dans une soucoupe, sur le plan de travail voisin. Elle les prend, l'un après l'autre, avec une molle

distraktion de la langue. Elle lève le menton et les avale sans eau pendant que d'une main je frotte mon bras mouillé, et puis passe ma main humide dans mes cheveux.

Une dernière gélule verte pénètre dans sa bouche et elle s'immobilise, en remuant le gosier. Elle regarde un instant par la fenêtre. Puis elle se tourne vers moi, l'air absent.

“Comment vas-tu. Ma chérie ?

— Veronica ! ai-je envie de lui crier. Tu m'as appelée Veronica.”

Si seulement elle pouvait devenir visible, me dis-je. Alors je pourrais l'attraper et faire pénétrer en elle la vérité de la situation, la gravité de ce qu'elle a fait. Mais elle reste confuse, inatteignable, trop aimée.

Je suis venue lui annoncer qu'on a retrouvé Liam.

“Ça va, toi ?

— Oh, maman.”

La dernière fois que j'ai pleuré dans cette cuisine j'avais dix-sept ans, ce qui est vieux pour pleurer, quoique peut-être pas dans notre famille, où tout le monde semblait avoir tous les âges en même temps. Je passe mon avant-bras mouillé sur la table en pin jaune, à l'épais éclat de plastique. Je tourne mon visage vers maman et le prépare à lancer la formule rituelle (il y a aussi une sorte de jubilation, là, je m'en rends compte) mais, “Veronica !” s'exclame-t-elle, tout à coup, et elle se dirige – se précipite presque – vers la bouilloire. Elle pose sa main sur la poignée en bakélite tandis que les bulles grossissent contre le chrome, la soulève, toujours branchée, et fait gicler un peu d'eau pour chauffer la théière.

Il n'avait pas la moindre affection pour elle.

Il y a une petite encoche dans le mur, là-bas près de la porte, où Liam a lancé un couteau sur

notre mère, et tout le monde a ri et crié contre lui. Elle est là parmi les autres entailles et marques anonymes. Il est célèbre. Le trou qu'a fait Liam après que ma mère s'est baissée, et avant que tout le monde se mette à pousser de grands cris.

Qu'avait-elle bien pu lui dire ? Quelle provocation avait-elle bien pu lui prodiguer, cette femme si douce ? Et puis Ernest, ou Mossie, l'un des applicateurs de la loi, en train de le pousser brutalement par la porte de derrière et sur l'herbe pour le bourrer de coups de pied. Ça nous a fait rire aussi. Et mon frère perdu, Liam, a ri : le lanceur de couteau, celui qui se faisait bourrer de coups de pied, il a ri aussi, et il a attrapé la cheville de son frère aîné pour le faire tomber dans l'herbe. Moi aussi – moi aussi je riaais, si je me souviens bien. Ma mère en train de glousser doucement, à ce spectacle, puis se remettant à vaquer à ses occupations. Ma sœur Midge en train de ramasser le couteau puis l'agitant par la fenêtre vers les garçons en train de se battre, avant de le jeter dans l'évier plein de vaisselle. Au moins, on s'amusait bien dans notre famille.

Ma mère pose le couvercle sur la théière et me regarde.

Je suis dans un tel état que je tremble des hanches aux genoux. Il y a une chaleur épouvantable, un relâchement dans mes entrailles, qui me donnent envie d'enfoncer mes poings entre mes cuisses. C'est une impression déroutante – quelque part entre diarrhée et désir – ce chagrin qui est presque génital.

Ce devait être à cause de je ne sais quel petit ami, la dernière fois que j'ai pleuré ici. Les larmes ordinaires et familiales ne signifiaient rien dans cette cuisine ; elles faisaient simplement partie du bruit ambiant. La seule chose qui comptait c'était : *Il a téléphoné* ou *Il n'a pas téléphoné*. Un drame.